

# LA SCIENCE FACE AUX DIFFÉRENCES SEXUELLES

Des biologistes constatent des différences comportementales entre hommes et femmes. Faut-il se méfier de leurs conclusions? Entre nature et culture, entre sciences de la vie et sciences sociales, interview croisée de Laurent Keller et Cynthia Kraus.

Deux bandits, complices d'un braquage, sont appréhendés par la police. Retenus séparés dans deux salles d'interrogatoire, ils se voient proposer le marché suivant: si un seul d'entre eux avoue, il obtiendra une remise de peine, et son compère écoperà de 10 ans. S'ils avouent tous les deux, ils ne prendront que 5 ans de mitard. Si aucun n'avoue, ils ne subiront qu'une peine légère de 6 mois. Vont-ils avouer, en espérant que l'autre reste muet? Ou vont-il faire suffisamment confiance à leur complice, et risquer 10 ans de tôle? Tel est le célèbre dilemme du prisonnier. Le doctorant Rolf Kümmleri, secondé par des biologistes de l'UNIL et d'Edimbourg, a soumis des étudiants lausannois à ce jeu sadique.

Initialement, l'étude avait pour objectif de comparer le dilemme du prisonnier avec un autre jeu de rôle. Il s'agissait de déterminer un modèle efficace pour étudier les comportements humains de coopération. A leur grande surprise, les chercheurs ont mis au jour une différence inattendue. Dans le dilemme du prisonnier, les femmes seraient plus enclines aux comportements coopératifs que leurs homologues masculins. Une conclusion secondaire, mais qui occupe une bonne place dans l'article publié dans les Proceedings of the Royal Society.

Quelle est la pertinence de ce résultat surprise? Les biologistes postulent-ils l'existence d'un gène féminin de la coopération? Pour faire la lumière sur ces questions complexes, nous avons rencontré le biologiste Laurent Keller, l'un des responsables lausannois de l'étude en question, ainsi que la philosophe Cynthia Kraus, spécialiste des questions de genre, des théories féministes et de leurs relations avec les sciences et la médecine.

**Uniscope:** L'étude constate une différence entre les hommes et les femmes quant aux comportements liés à la coopération. Menée par des biologistes, ne laisse-t-elle pas entendre que ces différences sont d'ordre naturel plutôt que culturel?

**Laurent Keller:** Notre étude ne permet pas de répondre à une telle question. Cependant, de manière générale, il ne fait aucun doute qu'il y a une base génétique qui peut expliquer une partie des différences d'un individu à un autre. A côté de cela, il y a aussi tout ce qui

est dû à l'apprentissage. Ce qui fait qu'une personne est ce qu'elle est, c'est précisément le résultat d'une interaction entre l'aspect génétique et l'aspect environnemental. Pour en venir à la question homme-femme, je pense qu'une partie des différences est probablement d'origine génétique. La sélection naturelle n'a pas été la même pour les hommes et les femmes, parce qu'ils vivent de manière différente, parce que les différences physiques ont entraîné des tâches différentes. Enfin il y a aussi des causes culturelles, qui font que l'on attribue aux hommes et aux femmes des rôles distincts, et qui peuvent expliquer en partie



«La sélection naturelle n'a pas été la même pour les hommes et les femmes.» Laurent Keller

les différences. Maintenant, je pense qu'il est impossible de savoir exactement ce qui est de l'ordre du naturel ou du culturel.

**Cynthia Kraus:** Je suis d'accord avec Laurent pour dire que cette étude ne permet pas de dire les causes de la différence homme-femme. Tout d'abord, avec moins de 100 personnes testées, il y a un problème d'échantillon. Il est difficile de généraliser des résultats avec si peu de personnes, c'est un problème d'échelle. Enfin, ce qui est intéressant de mon point de vue, c'est de constater que la différence homme-femme est la seule variable qui ait été testée. Pourquoi cette différence apparaît-elle comme si pertinente?

**Laurent Keller:** Là je ne suis pas d'accord. Le but initial de la recherche n'était pas de comparer les hommes et les femmes. A la base, on voulait juste tester différents modèles de coo-

pération. Au début, nous n'avions même pas pensé à la question homme-femme. Un des reviewers nous a demandé ce qu'il en était des différences sexuelles. C'est là qu'on a fait des analyses et qu'on les a constatées. Nous sommes partis sans a-priori.

**Cynthia Kraus:** Pour moi il s'agit de savoir pourquoi les différences homme-femme reviennent de manière systématique en biologie. Je sors un peu du cadre de cette étude pour m'expliquer. De récentes études en neurobiologie ont mis au jour des différences homme-femme dans le cerveau. Le problème, c'est que ces différences sont souvent aussi importantes, ou plutôt aussi peu importantes, qu'entre deux individus. Ce qui veut dire que finalement ce qui compte, plutôt que la différence entre les cerveaux d'homme et de femme, c'est la différence entre cerveaux. Même si la différence homme-femme n'est pas la question de départ de telle ou telle recherche, elle finit souvent par masquer de simples différences individuelles.

Cela revient-il à dire qu'en posant a priori le groupe homme-femme comme pertinent, on finisse par induire la différence?

**Laurent Keller:** Je pense que Cynthia a peur qu'on trouve une différence de groupe et qu'on l'utilise pour justifier des discriminations.

C'est une crainte, consciente ou inconsciente, que l'on retrouve souvent en sciences humaines. Je le comprends, parce que cela a souvent été fait par le passé. Cela continue d'ailleurs à être fait aujourd'hui encore. Maintenant, si on prend la différence homme-femme avec comme critère la taille, on va constater un écart significatif. Mais il est également vrai que si on prend les cas individuels on retrouve pas mal de recoupements entre les catégories, avec certaines femmes plus grandes que certains hommes... On ne peut pas généraliser à partir des variations individuelles, même s'il y a des différences entre groupes.

Dans votre exemple, vous parlez de différences d'ordre physique comme par exemple la taille. Peut-on étendre le raisonnement aux différences d'ordre moral comme le courage ou, dans le cas qui nous intéresse ici, la volonté de coopération avec autrui?

**Laurent Keller:** Cela dépend vraiment de ce que l'on en fait. S'il s'agit de justifier des discriminations, je m'y oppose. Mais il peut-être intéressant d'expliquer les différences. Bien sûr, il y a toujours un risque de dérapage. Il faut être attentif pour éviter de telles situations.

**Cynthia Kraus:** Le problème n'est pas tant celui du type de différence. Ce qui m'étonne, c'est pourquoi on en choisit une plutôt qu'une autre, et pourquoi il s'agit presque toujours d'une différence de sexe. Dans l'échantillon de ta recherche, la seule différence retenue est celle du sexe. Il n'y a pas besoin d'être voyant extra-lucide pour savoir que les individus testés avaient sans doute d'autres différences. Pourquoi ne pas les avoir testées?

**Laurent Keller:** Mais cela n'était pas notre but. Nous voulions juste savoir si les gens réagissaient d'une autre manière dans deux jeux de rôle différents, s'ils se montraient plus ou moins coopératifs en fonction du retour qu'ils pouvaient en attendre.

**Cynthia Kraus:** On a beau dire que la différence homme-femme n'était pas la question fondamentale de cette recherche, à la lecture de l'article cela me semble pourtant le cas. Si on élargi un peu le contexte, on se rend compte que dans l'histoire de la biologie et de la médecine, c'est une des questions qui a suscité le plus de recherches. Quasi systématiquement, on a confirmé cette différence. Il y a pourtant des contre-exemples. Prenons l'histoire de la recherche sur les hormones sexuelles. Progressivement, les chercheurs se sont rendu compte que telle hormone n'était pas exclusive à un sexe déterminé, ou qu'une hormone dite masculine pouvait avoir un effet féminisant à un certain moment. On voit bien que même les biologistes se sont confrontés à une crise de la différence sexuelle. Par contre, au moment de développer des médicaments, on va utiliser des hormones dites féminines pour soigner des maladies dites féminines. A nouveau, des préjugés culturels très forts reviennent en jeu. Même pour les biologistes, la différence sexuelle, c'est quelque chose qui ne veut pas dire la même chose selon les espaces ou les moments.

**Laurent Keller** semble penser que dans sa recherche la différence homme-femme a été constatée de manière purement fortuite, tandis que pour vous cela n'était pas si accidentel que ça. Comme s'il y avait un habitus du chercheur en biologie...

**Cynthia Kraus:** On pourrait parler d'un habitus du chercheur. Mais il est loin d'être exclusif à la biologie. Il se trouve que les catégories de sexe sont parmi les plus saillantes, les plus opératives, et ce non seulement dans les sciences de la vie, mais aussi dans les sciences sociales. Le problème n'est pas propre à la biologie. Par contre, les arguments biologiques constituent peut-être des enjeux particuliers quand il s'agit de légitimer l'ordre social ou les rôles que l'on attribue aux hommes et aux femmes. C'est un risque intimement lié à l'histoire de la biologie, qu'on a souvent utilisée pour naturaliser des différences d'ordre historique.

**Vous avez beau avoir un certain nombre de désaccords, cela ne vous a pas empêché d'animer ensemble un séminaire, il y a quelques années...**



*«Ce qui m'étonne, c'est pourquoi on choisit telle ou telle différence, et pourquoi il s'agit presque toujours d'une différence de sexe.»* Cynthia Kraus

**Cynthia Kraus:** Oui. Cela portait notamment sur une controverse scientifique à propos de l'étude de Simon LeVay et Dean H. Hamer sur les cerveaux des homosexuels. Les deux chercheurs se demandaient si leur cerveau était féminisé, ce qui aurait expliqué leurs tendances. On voit bien ici aussi qu'il était question de trouver une origine génétique à l'homosexualité. En sciences sociales, de nombreuses personnes s'horrifieraient, ou insisteraient sur le fait que l'homosexualité est avant tout un problème d'histoire personnelle, de socialisation, de famille. Or, une autre question serait de se demander pourquoi à ce moment, en 1994, deux chercheurs eux-mêmes gays se mettaient en quête du gène gay. Il se trouve que dans les années 90, le sida les avait stigmatisés, l'épidémiologie en avait fait un groupe à risque.

Pour déstigmatiser l'homosexualité, on va donc tenter de la naturaliser en trouvant son gène.

**Laurent Keller:** Paradoxalement, de nombreux homosexuels étaient contents que des études montrent un caractère génétique à l'homosexualité. Pendant longtemps on a considéré qu'il s'agissait d'une déviance, qu'il fallait la corriger, la guérir chez un psychologue.

**Cynthia Kraus:** Effectivement. Il est intéressant de constater que, depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, l'homosexualité est systématiquement construite comme une question de biologie. Ce peut être une perversion, une maladie mentale – jusqu'en 1992 elle était considérée comme telle sur les listes de l'OMS – ou une variation d'origine génétique comme dans la recherche de LeVay et Hamer. Dans ce dernier cas, face au sida qui en avait fait un groupe à risque, il s'agissait clairement de re-biologiser un groupe social.

**Laurent Keller:** Je ne pense pas que c'était le but. Tout simplement, au début de la pandémie du sida le groupe des homosexuels était l'un des vecteurs de transmission.

**Cynthia Kraus:** Ma question, c'était plutôt celle de la fonction sociale d'un discours biologique sur le sexe ou la sexualité. La nature n'est jamais une simple donnée. Et un argument biologique n'est jamais le même argument suivant les périodes historiques.

**Laurent Keller:** D'ailleurs, pour dire vrai on ne sait rien quant à l'existence d'un supposé gène de l'homosexualité. Il y a peut-être une composante génétique, mais en aucun cas un gène. Mais ce qui est certain, c'est que du côté des sciences humaines beaucoup de gens ne sont pas prêts à en accepter même l'idée. Je suis d'accord que le discours du tout génétique peut être dangereux, qu'on ne doit pas nier la grande importance de l'environnement. Mais finalement, en ce qui me concerne, ce qui compte c'est que chacun puisse vivre comme il l'entend.

*Propos recueillis par  
Lionel Pousaz*